HERVÉ LE CORRE

QUI APRÈS NOUS VIVREZ



RIVAGES/NOIR

Un soir, au milieu du XXIe siècle, tout s'éteint. On croit à une panne ou à une coupure d'électricité comme il s'en produit souvent dans un monde finissant, en proie aux pénuries, aux crises, aux pandémies. Mais cette fois, le courant ne revient pas et le chaos s'installe.
Dans une grande ville de province, une jeune femme, Rebecca, et son compagnon Martin viennent malgré tout de donner naissance à un enfant, la petite Alice. Mais le jour où le réseau électrique s'effondre, le jeune père ne rentre pas chez lui. Pour sa compagne, l'angoisse va grandissant.
Trois générations plus tard, héritières des femmes qui de mère en fille ont affronté le chaos, Nour et sa fille Clara cheminent en compagnie de Marceau et de son garçon Léo. Ils tentent de survivre à la faim, aux intempéries et à la violence, dans un pays dévasté où la sauvagerie le dispute à l'amour, envers et contre tout.

Hervé Le Corre est né à Bordeaux où il a été Professeur de lettres. Révélé par la Série Noire, il sera reconnu comme un auteur majeur avec *L'Homme aux lèvres de saphir*, publié en Rivages/noir et couronné par le Prix Mystère de la critique. Suivra une série de livres remarquables : *Les Cœurs déchiquetés* (Grand Prix de Littérature policière), *Après la guerre* (lauréat de six prix, dont le Prix du polar européen du *Point*), *Prendre les loups pour des chiens, Dans l'ombre du brasier*, grande fresque sur la Commune de Paris et *Traverser la nuit*, beaux succès de librairie. Il signe ici un bouleversant roman noir qui est aussi une méditation sur le possible futur d'une humanité au bord du gouffre.

Du même auteur
chez le même éditeur

L'Homme aux lèvres de saphir
Derniers retranchements
Les Cœurs déchiquetés
Après la guerre
Du sable dans la bouche
Prendre les loups pour des chiens
Dans l'ombre du brasier
Traverser la nuit

HERVÉ LE CORRE

QUI APRÈS NOUS VIVREZ

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Couverture : Pulse © Adso Piñ erúa.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
ISBN : 978-2-7436-6166-3

1

Il avait plu toute la nuit. Fenêtres et portes secouées par le vent, averses qu'on entendait venir de loin, martelant le sol, nuées compactes s'abattant sur la maison dans une rumeur furieuse. Léo se réveilla dans une confusion de bruits organiques : écoulements, régurgitations, chuintements. Il aurait pu se trouver, engourdi, dans la tiédeur flasque et détrempée d'un être en train de le digérer. Il se rappela cette histoire de navigateur avalé par une baleine puis recraché par la volonté d'un dieu. Il ne savait plus qui la lui avait racontée. Sa mère, peut-être. Il convoqua son image mais elle ne vint pas et il en eut le souffle coupé, un sanglot logé dans la poitrine, poing écrasé contre son cœur. Seul le timbre de sa voix, cette douceur tremblante, lui revint si nettement qu'elle aurait pu parler tout près de lui. Enfin le pâle visage, toujours soucieux, se reforma dans son esprit et il bougea les lèvres pour la nommer.

Le jour bleuissait aux contours des volets. Il s'étonnait toujours de ce prodige : le soleil continuait de se lever sur ce monde finissant qui n'en finissait plus. La planète tournait sur son axe comme une volaille desséchée empalée sur sa broche, mue par un increvable moteur. Son père lui avait expliqué que le monde n'avait pas toujours été tel que le garçon le connaissait depuis sa naissance. Bien des années plus tôt, lui-même

enfant, il l'avait vu finir tel un animal qui court encore, alors qu'on l'a touché à mort, et qui crève en se traînant, dépensant ses dernières forces pour fuir l'inéluctable, ignorant sans doute vers quoi il rampe. Léo se rappelait ce chevreuil blessé qu'ils avaient pisté, l'an passé, pendant toute une journée. Il avait imploré son père de ne pas achever l'animal pourtant effondré dans un trou d'eau, sa tête émergeant pour arrondir une dernière fois ses yeux pleins de larmes. Il avait détourné le regard quand la lame du couteau s'était approchée du cou tendu couvert d'écume et il avait tressailli en entendant l'ultime souffle, rauque, gargouillant de sang, et le remuement des pattes convulsées par l'agonie.

Le garçon souleva la moustiquaire et tâtonna dans le noir pour retrouver ses vêtements. Ils lui semblèrent humides et froids et il frissonna en les enfilant. Sous le lit, il attrapa son fusil et la cartouchière et les accrocha à son épaule. Il marcha jusqu'à la porte en prenant soin d'éviter les deux lattes qui grinçaient puis sortit dans le couloir éclairé par une lucarne où se pressait le jour naissant. Il s'immobilisa dans cette clarté livide, tendant l'oreille. Les ronflements de son père. Les craquements de la charpente comme si la maison s'éveillait en s'étirant. Il supposa que Clara ne dormait plus et qu'elle l'avait entendu se lever et sortir mais ne dirait rien. Il descendit l'escalier lentement, s'appuyant à la rampe pour peser moins sur les marches plaintives. En bas, il contourna la grande table massive dont le plateau luisait dans l'obscurité comme une eau sombre puis plongea ses pieds dans ses bottes et boucla la cartouchière autour de sa taille. Il ôta la barre de fer qui bloquait la porte, fit tourner les verrous et sortit. Il prit dans sa poche l'unique clé puis referma en prenant soin de ne rien faire claquer.

La forêt morte s'étendait aussi loin que le regard portait. Les troncs calcinés, couchés les uns sur les autres par les tempêtes, émergeaient d'un fouillis de fougères et d'ajoncs. Des

branches noires se dressaient au-dessus de ce chaos comme les ultimes appels au secours de géants brûlés vifs. La lune pâle se couchait dans un ciel indolent où s'effilochaient les nuages. Quelques étoiles finissaient de s'éteindre en tremblotant.

Il s'éloigna sur un chemin défriché et tracé à travers une confusion de fougères et de genêts qui brillaient encore de l'eau déversée durant la nuit. Il parvint à l'enclos et aperçut le cheval immobile, la clarté humide de l'aube couvrant son dos de reflets irisés. D'un claquement de langue il le réveilla et le cheval se retourna vers lui et s'approcha à pas lents, la tête basse, et tendit son museau. Léo posa son front contre le sien et lui demanda à mi-voix comment il allait, comment il avait passé la nuit sous ces bourrasques et l'animal souffla, ses oreilles dressées, pour lui répondre. Léo lui tapota le bout du nez et le laissa en lui promettant de revenir le voir. Il ne se retourna pas mais il savait que le cheval ne le quittait pas des yeux, son poitrail pressé contre la barrière.

Léo contourna la maison et rejoignit la route fissurée, bosselée, envahie de graminées, de plantes rampantes, et même, par endroits, de jeunes acacias, puis s'arrêta et se retourna vers la maison. C'était un cube de béton construit un siècle plus tôt, noirci par les flammes, balafré de grandes traînées de suie et parcouru en diagonale par une fissure où le garçon aurait pu passer le poing. La toiture n'avait pas brûlé, le feu avait seulement léché les volets de bois. Marceau, son père, avait décidé de ne rien réparer pour que la maison semble abandonnée et n'attire pas les maraudeurs.

Il aperçut au détour d'un virage le clocher de l'église et s'arrêta et huma l'air parce qu'il lui avait semblé flairer des effluves de feu poussés vers lui par le vent de sud. Il se remit en marche, prenant toujours de profondes inspirations pour déceler la moindre trace odorante mais il ne sentait rien que des relents de résine montant des arbres brûlés qui séchaient après les trombes d'eau de la nuit. Les premières maisons

montraient encore leurs charpentes noircies par l'incendie. Des ronciers avaient colonisé le sol, emplissaient les ruines d'enchevêtrements sombres ; du lierre grimpait aux murs, absorbait pierres et briques, digèrerait bientôt tout cela. Çà et là un arbuste se montrait à une fenêtre et agitait quelques rameaux dans le vent. Il arriva au cœur du village, épargné par les flammes, sous le regard aveugle des fenêtres béantes, les yeux crevés des vitres jetant parfois un éclat morne. Des gouttières chantonnaient encore d'écoulements sourds. Il écouta ces petites voix solitaires. Devant la mairie, deux voitures affaissées sur leurs pneus à plat, voilées de poussière, la couleur de leur carrosserie s'effaçant comme un souvenir, souillée de coulures brunes que la pluie avait faites. Dans le bâtiment claquait au moindre courant d'air une porte dont la rouille n'était pas parvenue à bloquer les gonds. Chaque fois qu'il venait ici, seul ou pas, il allait regarder battre le grand panneau de bois clair comme on admire un prodige.

Léo se tenait sur le seuil. La porte soudain ne bougeait plus et il se souvenait des ossements qu'ils avaient trouvés trois ans plus tôt lors de leur première exploration des parages, dispersés sans doute par des chiens. Ils avaient été six, dont deux jeunes enfants, réfugiés là pour une nuit sans doute, massacrés pour le peu qu'ils devaient posséder encore. Crânes ouverts, côtes brisées. Avec son père ils les avaient emportés jusqu'au cimetière aux allées envahies d'herbes folles et de ronces, puis enterrés dans un carré où s'alignaient une cinquantaine de monticules aplanis par le temps, plantés de croix de bois ou de simples panneaux sur lesquels on avait tracé à la hâte le nom des défunts. Le garçon avait déchiffré les dates qui disaient que ces gens étaient morts en l'espace de deux mois à peine. L'épidémie, avait expliqué son père. Le garçon avait calculé que cela remontait à douze ans, au moment de sa naissance, mais n'avait osé rien ajouter.

Dès qu'il fut sorti, il entendit la porte se remettre à battre et il se retourna vers les fenêtres vides, s'attendant à voir passer une ombre, celle-là même qui était demeurée immobile alors qu'il était là. Clara n'aurait pas manqué d'affirmer qu'il y avait bien quelqu'un, ou quelque chose qui traînait là sans pouvoir s'éloigner du lieu où les siens avaient été massacrés. Chaque fois qu'elle émettait ce genre d'hypothèse, elle éclatait de rire devant l'air grave et pensif, vaguement inquiet, du garçon qui jetait autour de lui des regards furtifs et tendait l'oreille, guettant la moindre vibration de l'air, le plus léger murmure qui aurait trahi une impalpable présence.

Il tourna le dos à la mairie, résistant à l'envie de regarder encore, puis traversa la place, contourna l'église et prit une rue étroite en partie obstruée par une maison effondrée qui semblait avoir vomi sur la chaussée son contenu en partie consumé. Une table, trois chaises, un fauteuil avaient été jetés là par la fournaise qui avait fait exploser le mur. La charpente s'était abattue sur un lit en renversant une armoire aux flancs carbonisés. On apercevait des cadres encore accrochés aux cloisons maculées de grandes traînées noirâtres, un lit couvert de mousse où poussaient deux pieds de fougère. Il sortit du village en traversant une route ensablée puis franchit un fossé plein d'eau.

Un peu plus loin, seul au milieu de ce qui avait été une clairière, l'arbre surgissait dans le jour naissant, soulevé par la lumière de l'aube. Le garçon s'arrêtait toujours pour le regarder, rassuré par sa force intacte. C'était un chêne immense, plusieurs fois centenaire, dont le feuillage épais, plein de cachettes obscures dans lesquelles il aimait venir s'asseoir, tremblait au vent. Les incendies ne l'avaient même pas frôlé, le contournant, l'encerclant, sans y laisser aucun stigmate. À cent mètres à peine, la forêt n'était qu'une confusion carbonisée, hérissée de moignons que les tempêtes n'avaient pas arrachés. Léo aimait imaginer que l'arbre avait tenu à distance

les flammes grâce à une énergie mystérieuse. Les repoussant, tel un guerrier seul face à un assaut barbare.

Clara prétendait qu'il était probablement doté d'une conscience et qu'il pouvait ainsi manifester sa force et sa volonté de survivre. Clara pensait que beaucoup de choses autour d'eux, invisibles ou figées, possédaient une conscience, une intelligence et qu'il faudrait un jour parvenir à communiquer avec elles. C'étaient peut-être des morts. Tous ces gens morts, disait-elle, ne pouvaient pas avoir disparu sans laisser derrière eux une trace, un souvenir qu'il faudrait savoir entendre, des voix vaporisées dans l'air qu'il faudrait capturer comme le souffle sur une vitre froide. Mais c'étaient aussi des lieux, des maisons singulières, incendiées ou pillées, ou simplement abandonnées devant quoi elle s'arrêtait et demeurait un moment, tendant l'oreille, glissant un regard par les fenêtres ouvertes ou les volets mi-clos, persuadée qu'elle pourrait entrevoir une silhouette et percevoir un chuchotement.

Clara se disait un peu magicienne. Elle prenait un air grave, faisait battre devant ses yeux gris ses longs cils, puis éclatait de rire devant l'expression navrée de sa mère.

Léo s'accrocha à une branche basse et se hissa vers la plateforme de planches qu'il avait aménagée à la fourche de deux bras énormes du monstre. Il ferma les yeux et écouta les voix qui bruissaient autour de lui, car tous ces frémissements, ces murmures soufflés à son oreille par la brise étaient pour lui des voix qui avaient à lui dire quelque chose qu'il finirait un jour par comprendre.

Au moindre souffle, l'arbre s'ébrouait. Les gouttes s'écrasaient sur la tête du garçon, lourdes et froides, ou le frôlaient en jetant des éclats brusques dans la lumière infiltrée.

Chants d'oiseaux lointains. Le soleil, salué par une ovation de pépiements et de trilles, se montrait au ras de l'horizon dévasté. Le silence retomberait dans une heure ou deux quand

la chaleur s'installerait, crépitant d'insectes, mais pour l'instant quelque chose semblait vouloir se perpétuer, une idée du matin, la persistance d'un moment hors de ces temps anéantis. Léo ouvrit les yeux sur les remuements du feuillage sombre où venaient s'allumer des confettis de ciel clair. Il sentait de l'arbre tout entier émaner une puissance vitale dont il lui semblait éprouver la vibration secrète. Rien ne pourrait vaincre cela. Cette puissance brandie. Il accrocha la courroie de son fusil à un bois mort et se laissa aller encore contre le tronc, touchant du plat de sa main l'écorce rugueuse, et il fut traversé d'un frisson chaud et il eut l'impression que le chêne lui transmettait de son invincible force.

Il grimpa plus haut. Par une trouée il apercevait le village, entassement grisâtre que le sable et la végétation absorbaient lentement. Il se demanda combien de temps il faudrait pour que tout disparaisse, pulvérisé ou enseveli, rayé de cartes que nul ne consulterait plus. Il ne savait pas bien comment le temps passait. Les jours et les nuits et les jours et les nuits. Rien d'autre qu'hier et demain, un passé qui lui échappait, un futur impossible, à l'image de ces escaliers détruits qu'il avait vus quelquefois : une volée de marches accrochées à un pan de mur, sans rez-de-chaussée ni étage, sans palier ni rampe.

Il se rappela l'escalier qui montait aux chambres dans cette maison presque intacte qu'ils avaient fini par trouver. Maman fredonnait dans la salle de bain. Elle avait fait chauffer de l'eau pour se laver les cheveux, ses beaux cheveux roux. De douces flammes renversées sur ses épaules. Maman chantonnait toujours.

Il entend d'abord ce gros moteur gronder dans la rue puis claquer des portières. Puis des voix d'hommes. Ils secouent la porte d'entrée puis font sauter les verrous de deux coups de fusil. Maman crie son nom.

Cache-toi.

Il se glisse dans un placard, recroquevillé sous une étagère. La porte d'entrée cogne le mur quand ils l'ouvrent. L'odeur de poudre entre avec eux ainsi qu'une puanteur imprécise, macabre. Il aperçoit leurs chaussures militaires, leurs bottes. Ils sont trois, peut-être quatre. Ils parlent en grognant. L'un d'eux rit, puis tousse et crache par terre. Le petit regarde cette chose étalée sur le carrelage, jaunâtre, sanglante, comme une bête écrasée.

Le roulement lourd de leurs pas dans l'escalier.

Léo ?

L'appel de maman, sa voix aiguë, inquiète, puis ses hurlements parmi les rires des hommes et leurs vociférations et leurs coups puis les pleurs et les supplications de maman puis les râles, les couinements d'animaux. Léo sort du placard. Il sent, honteux, son entrejambe et ses cuisses mouillés. Il touche, il renifle l'odeur d'urine. Il a envie de pleurer. Maman va me gronder. Là-haut, il les entend grommeler, ouvrir des placards. Le gosse lève les yeux vers le haut de l'escalier.

Encore à moi. Putain, j'en veux encore. Le lit grince. Léo essaie de respirer. Il n'entend plus que le grincement des ressorts. Il voudrait monter pour les empêcher. Il leur sauterait dessus, il prendrait maman contre lui et ils n'oseraient plus la toucher.

Il fait un pas de côté pour apercevoir le palier. Leurs ombres bougent sur la porte entrouverte de la chambre. Un homme apparaît, débraillé, chemise béant sur son ventre plat, musclé, noir de poils. Un fusil automatique dans une main, une musette kaki dans l'autre. Un poignard pend à sa ceinture dans un étui de cuir fauve. Il renifle puis lèche ses doigts, index et majeur, les deux doigts qui lui restent en plus du pouce, puis masse son entrejambe, les yeux fermés, de sa main mutilée. Il aperçoit le gamin. Il gueule quelque chose. Léo bondit dehors, s'enfuit dans la rue déserte. Le type derrière lui gueule encore. Léo se retourne, l'aperçoit en train

d'épauler son fusil. Le coin de la rue. Il entend trois détonations. Il enjambe la clôture d'un jardin, tombe au milieu de ronces, se relève puis s'en dépêtre en gémissant et se jette derrière le muret d'une véranda aux vitrages brisés. L'homme crie qu'il va l'éventrer. Attends que je te trouve petit enculé. Quelqu'un l'appelle. La voix résonne dans la rue. Putain qu'est-ce que tu fous ? Viens plutôt nous aider.

Le garçon reste là longtemps, pleurant enfin, étouffant de ses mains sur sa bouche sanglots et gémissements. La lune le réveille. Elle pose sur sa figure une lueur froide, et il lève les yeux vers cette éblouissante pâleur et il lui semble alors qu'elle ne brille que pour lui et que la nuit a ouvert son œil pour surveiller cet enfant égaré et lui éclairer un chemin.

Il marche dans la nuit blafarde au milieu de la rue en surveillant les portails d'où n'importe qui, n'importe quoi pourrait surgir. Des bêtes, des choses, des hommes sont sûrement tapis là, dans les ténèbres. Papa a raison quand il dit que tout est dangereux. Il n'ose pas courir parce que le grand silence fait résonner partout le crissement de ses pas. Il observe la maison de l'autre côté du trottoir. Porte et volets clos. Il traverse la chaussée, colle son oreille au battant, tout près du trou déchiqueté par les coups de fusil qui ont fait sauter le verrou. Il entend qu'on marche, et quand la porte s'ouvre il pousse un cri et bascule en arrière. Il ne voit rien d'abord, les yeux pleins d'éclats rouges, et il sent la main qui l'empoigne par le col et le soulève et le tire et le pousse à l'intérieur où il s'affale à plat ventre. Il n'ose plus bouger. Il est soulevé à nouveau et, dans la clarté jaunâtre d'une lampe tempête accrochée au mur, il voit son père s'accroupir devant lui, écrasant son épaule maigre dans son poing, le secouant puis le giflant. Son autre main dressée, serrant une arme.

Où tu étais ?

Le garçon ne peut rien dire, le souffle coupé, puis se met à bramer, inspirant l'air puant la sueur et la poudre, hoquetant,

sa gorge et ses poumons en feu, soufflant, crachant, toussant pour ne pas s'étouffer.

Papa le prend contre lui. Le serre trop fort. Le petit se débat mollement.

Viens.

Dans la cuisine, la flamme de deux bougies vacille dans le noir. Le petit avale un plein verre d'eau avec ses derniers sanglots. Il dit : et maman ? J'ai eu peur.

Son père le prend par la main et l'entraîne dans l'escalier. Le gamin voit trembler dans la chambre une vapeur dorée. Il s'arrête sur le seuil, les mains du père sur ses épaules.

Elle est là. Tu vas voir. C'est comme si elle dormait.

Voix sans souffle, étranglée.

Des bougies collées sur des chaises flanquent le lit. Trois de chaque côté. Elle est couchée sur le dos. Ses cheveux roux étalés sur un oreiller sombre. Un drap posé sur elle, les formes de son corps, ce relief doux. Entre ses seins une fleur et un livre et la petite pierre bleue accrochée à sa fine chaîne. Le garçon s'approche du visage aux yeux clos effleuré d'ombre par la danse des flammes. Il tend la main pour le toucher, hésite, se tourne vers son père, qui approuve d'un battement de paupières.

Du bout des doigts. Du bout des lèvres. Papa agenouillé, de l'autre côté du lit, le front posé sur le drap, une main sur elle. Père et fils sans un mot. Sans plus de larmes.

C'était donc cela la mort. Cette douceur immobile, cette tranquillité. Sur l'instant ça l'avait presque rassuré. Comme si ce qu'il avait entendu du supplice de sa mère n'avait rien à voir avec cette paix où elle reposait et qu'il éprouvait auprès d'elle. Mais s'étant endormi sur un fauteuil dans les bras de son père, il avait été réveillé en sursaut par les cris qu'il avait entendus dans l'après-midi et depuis le seuil de son cauchemar il avait distingué le corps dans la lueur déclinante des bougies quasi consumées, il avait alors compris que ces

hommes l'avaient tuée, qu'elle ne se réveillerait plus de ce sommeil et il ne comprenait rien au chagrin qui le secouait, puisqu'elle n'était pas encore absente.

Léo eut l'impression de se réveiller à nouveau, encore empêtré dans l'espèce de rêve qui l'avait pris dans ses fils d'araignée. Il regarda au-dessous de lui et le sol lui parut si lointain que tout se mit à tourner, l'arbre mu soudain tel un manège immense et frissonnant. Il s'adossa contre le tronc, s'assura du plat de la main de son immobilité, puis son vertige cessa.

Le soleil montait à présent au-dessus de l'horizon anthracite. Il devait être tard. Ils se demanderaient encore où il était passé et son père se mettrait en colère. Il s'apprêtait à redescendre quand l'aboiement d'un chien retentit dans le lointain, vers le sud, sur l'ancienne route forestière. Le garçon ne bougea plus, accroché à ses branches, un pied en l'air, la tête tournée vers le bruit, donnant du front contre le canon du fusil. Le chien aboya encore, brièvement, hoquetant plutôt, comme si on l'avait fait taire d'un coup de pied.

Léo se hâta. Il sauta par terre et courut vers la maison.

Son père était assis sur une chaise, à l'ombre, buvant dans un bol le breuvage noir qu'ils fabriquaient avec des racines torréfiées. Dès qu'il vit le garçon, il bondit sur ses pieds, renversant sa chaise, jetant le bol au loin et marcha vers lui.

– Pose ce fusil. La cartouchière. À genoux.

Léo obéit. Il savait qu'il n'avait pas le choix. Le père arriva près de lui. Il soufflait par le nez sa colère contenue.

– Mains dans le dos. Où tu étais ?

– Au chêne. Mais…

La gifle jeta Léo au sol.

– Qu'est-ce que je t'ai dit l'autre jour ?

Léo resta allongé sur le flanc, recroquevillé. Son père le frappa encore deux fois dans le dos du plat de la main, des gifles lourdes, claquant sur ses épaules, mais balancées avec

lassitude, peut-être par principe, sans conviction. Léo ne bougeait plus. Il laissa son père s'éloigner en marmonnant un juron.

– Marceau ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Voix assourdie de Nour, dans la maison.

– Rien ! Viens plutôt m'aider.

Léo le vit s'enfoncer au milieu des fougères sur l'étroit chemin menant au potager, puis il se leva, massa son cou et ses bras, fit rouler ses épaules pour en chasser la douleur. Nour était apparue sur le seuil et le regardait.

– Ça va ?

Il fit oui d'un signe de tête. Il essuya le sang qui sourdait de sa lèvre fendue puis effleura le lobe douloureux de son oreille. Clara sortit derrière sa mère et vint vers lui, portant une cuvette et un linge. En la voyant approcher, il eut l'impression, tant elles se ressemblaient, que Nour s'était dédoublée mais plus petite, plus menue. Le contact du tissu frais, mouillé d'une eau parfumée où avaient infusé des herbes que Nour cueillait en toutes occasions, le fit frissonner et il ferma les yeux. La jeune fille se tenait tout près de lui et il sentait par instants son souffle dans son cou et sa main libre, fine, chaude, se posait sur son épaule pour le maintenir immobile alors qu'il ne bougeait pas. Elle murmurait que ça lui ferait du bien, tu sais bien, ma mère sait les secrets des plantes, c'est sa mère à elle qui lui a appris ça. Elle le caressait de fraîcheur, bouche entrouverte, des mèches de ses cheveux noirs collées sur ses joues par la sueur, et Léo se laissait aller dans cette douceur tel un petit enfant bercé.

Quand elle eut terminé, elle le dévisagea en souriant, son regard sombre battu par ses longs cils. Il tendit la main vers elle, elle la pressa sur sa joue.

– Voilà. Comme ça t'auras pas mal.

– Y avait un chien.

Nour s'était approchée.

– Comment ça un chien ?
– Je l'ai entendu. Deux fois.
– Où ça ?
– Là-bas. Après le village, vers la route.
– T'as entendu des gens ? Des voix ?
– Non. Rien qu'un chien.
– Y en a déjà eu des chiens, ça veut rien dire.

Il hocha la tête. Une bande de chiens était passée quelques mois plus tôt, une dizaine, qui s'en étaient pris à Clara. Marceau en avait abattu trois et les autres avaient fui mais ils avaient rôdé dans les parages plusieurs jours, hurlant et se battant, avant de disparaître comme ils étaient venus. De même que les hommes, les chiens n'avaient pas tous crevé. Depuis qu'il était en âge de se souvenir, il avait souvent entendu dans le lointain leurs aboiements pleins de rage ou de terreur. Son père lui expliquait qu'ils ne trouvaient plus rien à manger, même plus les cadavres que les épidémies, vers la fin, avaient abandonnés dans les rues quand plus personne ne se souciait de les ramasser ; quand, le soir, on s'étonnait d'être encore vivant avec le sentiment d'avoir tout le jour traversé un no man's land sous le feu croisé de mitrailleuses.

Nour se passa dans le cou le chiffon sans l'essorer et laissa couler l'eau dans son dos, entre ses seins, avec un murmure de plaisir. Léo regardait la mère et la fille se sourire, la peau perlée d'éclats précieux, tout en épiant dans l'air chaud la moindre vibration qui aurait porté le cri du chien. Il voulut aller prévenir son père mais un méchant frisson lui courut dans le dos, peur et colère mêlées.

– J'en parlerai à Marceau quand il sera calmé.

Nour semblait avoir le don de lire dans son esprit. Elle et Clara étaient peut-être des sortes de magiciennes. Elles devinaient, entendaient, ressentaient des pensées, des dangers, des présences que les autres ne soupçonnaient même pas. Comme lorsque Clara prétendait voir au village les ombres des morts

ou entendre leurs murmures. Ce n'était pas seulement pour lui faire peur ou se moquer de lui. Et Nour lui disait parfois : tu ne parles pas beaucoup mais je sais toujours à quoi tu penses.

Ils travaillèrent toute la matinée au champ qu'ils avaient défriché dans ce qui restait de la forêt, dont on ne pouvait rien deviner depuis la route. Un demi-hectare tout au plus. Ils fumaient la terre avec leurs eaux usées et un compost de feuilles et d'herbe. Des légumes, un peu de blé. Léo fit longtemps la navette entre le puits et le potager pour apporter de l'eau dont il chargeait les arrosoirs dans une brouette. Il les vidait dans la citerne, grimpé sur un escabeau. Au quatrième ou cinquième aller-retour, ses bras n'étaient plus qu'une viande brûlante et dure accrochée à ses os douloureux, et il détachait son esprit de ce corps tétanisé qui continuait de fonctionner hors de son contrôle et de sa volonté. Par moments, il levait le nez et apercevait son père qui l'observait, caressant du plat de la main les jeunes épis encore verts ou défrichant une parcelle dans un nuage de poussière grise. S'essuyant le front du revers de la main, traçant des traînées plus claires sur sa gueule noire assombrie encore par le bord de son chapeau. Léo ne savait pas déchiffrer ce que disaient ses yeux clairs alors il se détournait puis repartait au puits en poussant sa brouette.

Ils allèrent vers midi prendre quelques fruits dans des jardins envahis de broussailles. Des pommes véreuses et des prunes gorgées de sucre qu'ils devaient disputer aux guêpes. L'air chaud coulait sur eux et les étreignait dans ses grandes mains moites, ralentissait leurs gestes et fatiguait leurs muscles. Quand ils revinrent sur la route, loin du bourdonnement venimeux des insectes, Léo marcha à quelques pas derrière les autres et tendit l'oreille, épiant au loin la présence du chien. Le ciel était blanc, l'air immobile figeant tout dans une transparence incandescente. Leurs ombres compactes tassées sous leurs pas. La terre grésillait d'insectes et l'on aurait

pu croire qu'elle était sur le point de s'enflammer spontanément. Son père allait devant, en alerte, son fusil d'assaut en travers du torse, comme un soldat en patrouille dans une zone hostile. Il se retourna vers Léo et s'arrêta.

– Qu'est-ce que tu fous, à traîner ?

Quand Léo parvint à sa hauteur, il lui ébouriffa les cheveux.

– Allez. C'est rien. Mais ne refais plus ça.

Léo baissa la tête pour se dérober à sa main et rejoignit Clara. Elle souleva sa chemise et la remua autour d'elle pour s'éventer.

– Putain, j'ai soif.

Elle prit une pomme dans son sac de toile et croqua dedans, du jus coulant sur son menton. La senteur acide du fruit fit saliver Léo.

– T'en veux ?

Clara lui tendait la pomme, la pulpe blanche, luisante, aux contours déchiquetés.

Il secoua la tête. Clara haussa les épaules, finit sa pomme et jeta le trognon dans un fourré. Derrière eux, Nour et Marceau parlaient à voix basse avec animation. Souvent, ils n'étaient pas d'accord sur ce qu'il convenait de faire.

La maison apparut derrière son bosquet d'acacias. Lugubre et rassurante. Ils s'engouffrèrent dans son obscurité et son illusion de fraîcheur.

***

C'est un air de guitare qui le réveilla de sa sieste. Son rêve partit en lambeaux comme un brouillard déchiré. Un grand chien noir allait et venait, tel un fauve en cage, dans la chambre où reposait sa mère et il tendait par moments son mufle vers la morte en émettant une plainte lugubre. Léo voulait le chasser et braquait sur lui une arme qui ne tirait que d'inoffensives petites balles bleues rebondissant par terre

en claquetant. La terreur le clouait sur place et il pleurait de son impuissance. La musique dissipa son cauchemar et il se dressa d'un bond, couvert de sueur, le souffle coupé, et chercha d'abord le chien au pied de son lit, puis aperçut le trait lumineux qui s'infiltrait entre les volets. Il resta un instant debout dans la pénombre, écoutant la guitare de Nour jouer une sorte de valse, puis marcha sans bruit vers la chambre de Clara.

Clara dansait. Pieds nus, sa robe blanche se soulevant et battant ses jambes.

Il s'assit par terre, dans un coin.

Elle affecta de ne pas le remarquer, l'écharpe de soie rouge qu'elle tenait dans une main traçant dans l'air des volutes qui ondulaient autour d'elle, partenaire indolent dont elle esquivait les caresses. Ses pieds touchaient à peine le sol. Elle semblait parfois en lévitation. Léo alors se sentait si lourd et bête et maladroit. Magicienne, elle l'était assurément pour être capable d'un tel prodige.

Elle lui avait montré des photos de danseuses de l'ancien temps dans le livre qu'elle gardait dans un sac sous son lit. Certaines semblaient voler quand d'autres figuraient de leur corps courbé, incliné, étiré ou ramassé sur lui-même un alphabet inconnu, à la fois élémentaire et extravagant. Clara disait avoir vu, petite fille, des images animées de ces extraordinaires prouesses et elle avait toujours voulu, depuis ce jour-là, réaliser les mêmes.

Nour jouait les yeux fermés et les rouvrait parfois pour lui sourire et approuver d'un hochement de tête les figures de sa fille. Soudain, une cascade de notes dégringola de la guitare et Clara s'affala lentement, la tête baissée, une jambe repliée sous elle et l'autre tendue en avant, bras en croix sur la poitrine, ses mains posées sur ses épaules.

– Magnifique, dit Nour. C'est mieux que la dernière fois.

Elle aida Clara à se mettre debout, essuyant sa figure mouillée de sueur. Elles s'étreignirent longuement. Les épaules de Clara se soulevaient au rythme de sa respiration essoufflée. Léo les enviait. Il aurait aimé qu'elles l'invitent à se joindre à elles. Il sortit sans bruit.

En bas, son père démontait et nettoyait ses armes. Il faisait ça une fois par semaine. Il disait qu'on devait se tenir prêt à tout.

« Sont pas tous morts, il disait. J'ai pas pu les tuer tous. »

C'étaient des armes anciennes, datant du siècle dernier, dénuées de tout équipement électronique. Deux fusils automatiques, trois pistolets, deux revolvers. Deux fusils à pompe étaient posés sur un canapé. Léo reconnut le sien à sa sangle bleue. La table était couverte de pièces détachées, de cartouches alignées avec un soin maniaque, leurs ogives d'acier luisant dans la pénombre.

Marceau ne se détourna pas de son travail.

– Qu'est-ce qu'elles font ? Elles dansent, encore ?

Léo s'assit et prit une cartouche qu'il fit rouler au creux de sa main. C'était lourd et froid.

– Tiens, remplis ce chargeur.

Il devait appuyer fort pour repousser le ressort. Chaque munition se calait avec un déclic rassurant mais il redoutait toujours de les voir toutes jaillir hors du magasin et rouler puis rebondir autour de lui. Quand la dernière se fut calée contre les autres (trente se dit-il, parce qu'il avait compté, de peur d'en oublier une), il posa le chargeur et fit bouger ses doigts raidis par l'effort. Marceau l'inséra dans le fusil qu'il venait de remonter et actionna la culasse et épaula, l'œil fixé au cran de mire, puis il cala l'arme contre un fauteuil. Il tira vers lui l'autre fusil et entreprit de le démonter. Il agissait avec des gestes agiles, précis, économes. Bien droit, presque raide sur sa chaise, la sueur brillait sur sa figure, sur ses épaules, ses

bras puissants. Son gilet de peau collait à sa poitrine, auréolé de transpiration.

Léo trouvait qu'il ressemblait à ces héros dont il lisait parfois les aventures dans des livres. Beau et fort. Léo aurait aimé lui ressembler quand il serait plus grand mais il savait que ça n'arriverait pas. Il était trop peureux. Il avait su, ce jour-là, pourquoi on a peur. Il avait vu ce qu'il y a au bout de la peur. Un trou béant où sont tapis des monstres.

Il revit le chien de son rêve et frissonna malgré la chaleur. Maman, articula-t-il en silence. Il leva les yeux. Marceau le regardait.

– Ça va ?

Il fit oui de la tête.

– T'as pas soif ? Apporte-moi à boire.

Léo se leva et descendit à la cave où ils gardaient des réserves d'eau et de vivres à l'abri de la chaleur. Il alluma une bougie et trouva dans un vieux frigo les bouteilles d'eau stockées là. Au pied de l'escalier, il ne put s'empêcher d'appuyer sur l'interrupteur. Il pensait qu'en voulant très fort les choses elles pouvaient se réaliser. Bien sûr, disait Clara, tendre et moqueuse. C'est bien d'y croire.

Une fois de plus, il fut déçu que l'ampoule ne s'allume pas.

Marceau but goulûment, vidant la moitié de la bouteille. Il la tendit à Léo et reprit son ouvrage. Il fit glisser un chargeur approvisionné vers Léo.

– Même chose. Vide-le et vérifie-le.

Léo obéit. Ses mains moites sentaient la graisse et il n'osait pas essuyer à son front la sueur qui coulait dans ses yeux et sur ses tempes. Il but à la bouteille que son père avait laissée entre eux. Il avala de travers, toussa, reprit sa respiration. Marceau secouait la tête, l'air dépité.

– Nom de Dieu, comment tu fais ? T'es pas foutu de boire sans t'étrangler ?

Léo se racla encore la gorge puis vida le chargeur, vérifia le ressort, puis disposa sur la table les cartouches en un cercle presque parfait. Il essuya les mains à son bermuda. Son père lui souriait.

– Pas mal, dit-il en indiquant le cercle de métal d'un mouvement de menton.

Le garçon se leva et sortit. La chaleur le heurta et il souffla pour encaisser le choc et rentra la tête dans les épaules, puis marcha un peu voûté sous les acacias jusqu'à la route. Au vent chaud soufflant du sud-ouest les feuilles des jeunes arbres chuchotaient leur plainte, petite foule endurant son calvaire. Léo écouta, huma l'air. Nul aboiement, nul gémissement. Il crut sentir encore un relent de feu mais il savait que sous la chaleur la forêt morte laissait monter dans l'air des effluves brûlés comme un souvenir de flammes.

Il s'assit à l'ombre d'un arbuste sur la chaussée boursouflée. Au loin, un oiseau lançait de mornes cris, solitaires, déchirants. Léo laissa venir les larmes et conjura quelques sanglots en toussant et crachant. L'oiseau se tut et le silence tomba sur le garçon si brusquement qu'il se crut sourd, la tête bourdonnante. Il regardait la route envahie par la végétation débordant de ses bas-côtés, son revêtement soulevé par des touffes d'herbe, de jeunes pousses d'arbres surgis tels des combattants que la terre aurait gardés cachés dans ses profondeurs, armée de réserve attendant son heure.

Quelque chose bougea dans les broussailles, et son cœur s'emballa. Un chevreuil apparut sur la chaussée. Danseur s'avançant sur les pointes, touchant si peu le sol qu'il aurait pu s'envoler d'un bond. L'animal tourna lentement la tête et le regarda. Il semblait le dévisager, immobile, peut-être pour deviner sur ses traits ses intentions, les oreilles tournées vers lui, tremblant parfois pour se défaire d'un insecte. Léo fut heureux que son père ne soit pas là, tout occupé à ses armes. Il murmura des choses à la bête comme si c'était un enfant

qu'il aurait trouvé. Qu'est-ce que tu fais là ? T'es tout seul ? N'aie pas peur.

Le chevreuil arracha quelques brins d'herbe qu'il mâchouilla sans perdre le garçon des yeux. Puis il traversa la route, dans une impossible légèreté, et disparut sans bruit.

Léo se leva et alla voir l'endroit où était passé l'animal. La végétation s'était refermée dessus, l'absorbant en silence dans l'épaisseur inextricable des fourrés d'ajoncs et de genêts.

– Tu cherches quelque chose ?

Il sursauta. Clara s'était arrêtée à dix mètres de lui, les mains dans les poches de son short, perdue dans une grande chemise noire. Aux lèvres ce sourire narquois qu'elle avait souvent quand ils étaient seuls et qu'elle le surprenait dans ses émerveillements naïfs.

– C'était le chien ?

Il fit non de la tête. Il scrutait toujours le fouillis végétal pour y déceler la présence du chevreuil. Clara avança vers lui. Son pas léger dans ses chaussures de toile. Elle repoussait et maintenait la masse de ses cheveux noirs sur sa nuque. Elle soupira.

– J'aimerais qu'il pleuve. Je te jure. S'il pleut cette nuit, je me lève et je vais dessous et je danse toute nue.

Elle tourna sur elle-même, ses bras battant l'air et la soulevant presque.

– C'était un chevreuil, dit Léo. Il est parti par là.

– Tu viendras danser avec moi ?

Il tourna vers elle son visage étonné, bouche entrouverte, et la toisa de la tête aux pieds. Il haussa les épaules.

– Il pleuvra pas.

Elle fit quelques pas sur la route, le nez en l'air.

– Tu sens pas ?

Il renifla le vent chaud qui passait entre eux.

– Le feu, dit Clara.

– Non. Y a rien. Viens.

Il marcha vers la maison. Il se demandait si Clara irait vraiment danser sous la pluie. Toute nue. Il l'avait vue déjà comme ça, toute nue, quand ils étaient plus petits, sous la douche d'un arrosoir d'eau tiède que Nour tenait au-dessus d'eux. C'est comme si vous étiez frère et sœur, disaient souvent Nour et Marceau. Léo ne savait pas bien pourquoi ils disaient ça, ni ce que ça signifiait vraiment. C'est pas mon frère, répondait Clara. J'ai personne, que toi. S'ensuivait un long silence et Nour ouvrait ses bras et Clara venait contre elle et Marceau se tournait vers Léo et forçait un sourire sur son visage de marbre.

Elle le rattrapa et passa son bras sous le sien. Elle regardait autour d'eux le paysage désolé, ce brouillon verdâtre encombré de repousses et d'arbustes velléitaires se dressant parmi les arbres calcinés.

– Tu crois que c'est comment ailleurs ?

Léo s'arrêta et ils se trouvèrent face à face.

– Ailleurs ?

Il jetait autour de lui des regards inquiets sur tous les horizons bouchés sur quoi butait son imagination. C'est ici qu'ils avaient cessé de fuir. Il se rappelait la première nuit passée dans la maison si seule au milieu des forêts mortes et pourtant si solide, bien fermée autour d'eux, Nour et son père en armes montant la garde en bas, il se rappelait le sommeil dans lequel il s'était laissé tomber sans crainte pour la première fois depuis longtemps, il se souvenait du rêve qu'il avait fait où tout allait bien, ses parents avec lui devant l'océan déchaîné qui lui faisait peur. Ici, il était à l'abri, loin de tout, loin de ce qui restait.

– Oui, ailleurs, dit Clara. Au bout de cette route. Vers le nord, là-bas.

Il rejoignit la maison sans l'attendre. Nour et Marceau étaient en train de nettoyer les armes de poing dans une odeur

âcre de graisse et d'acier. Son père leva les yeux vers lui, un gros pistolet à la main.

– Alors ?

Léo ne comprenait pas. Il se demandait si Nour avait parlé du chien.

– J'ai vu un chevreuil.

Marceau se désintéressa de lui et s'absorba de nouveau dans sa tâche. Léo les regarda faire un moment puis monta dans sa chambre. Il ouvrit son vieux livre, une grosse liasse de pages libres, tachées d'auréoles jaunâtres, parfois gaufrées par l'humidité, tenues ensemble par la couverture et un élastique, et se replongea dans les aventures d'un groupe de naufragés échoués sur une île décidément mystérieuse. Nour lui avait donné le livre enveloppé dans un sac de plastique en lui recommandant d'en prendre le plus grand soin parce qu'il était très ancien, imprimé vers la fin du XX^e^ siècle, écrit en un temps plus ancien encore où le futur, gros de promesses merveilleuses, verrait l'homme, secondé par les formidables machines qu'il ne cesserait jamais d'inventer, se rendre maître du monde et y installer le bonheur. Elle le tenait de sa mère, Alice, qui le tenait de sa mère à elle, nommée Rebecca. C'était tout ce qui lui restait d'elles, ça et un téléphone plein d'images. Elle lui avait promis de lui raconter un jour tout ce qu'elle savait de ces femmes extraordinaires, sa grand-mère et sa mère qui avaient rendu possible qu'elle voie le jour et qu'elle reste en vie et donne naissance à son tour, envers et contre le désastre, à sa fille, toi, ma merveille. Mais l'air lui manquait et sa gorge se nouait dès qu'elle parlait de cela alors Clara la prenait dans ses bras pour la consoler de ce chagrin qui débordait, si bien que Léo n'avait jamais osé lui demander de lui dire leur histoire parce qu'il savait que sa peine était semblable à la sienne, une plaie toujours prête à saigner. Il laissait ces prénoms murmurer dans son imagination, tel un vieil air fredonné : Alice, Rebecca… Il avait bien essayé d'en

connaître quelque chose par Clara mais elle refusait obstinément de parler d'elles. Fous-moi la paix avec ça, va voir ma mère.

Léo prélevait et tournait avec précaution les pages de son grimoire et les reposait en les rangeant et les alignant exactement. Il lisait lentement et s'arrêtait souvent pour se glisser parmi les personnages et cheminer avec eux dans la forêt ou au sommet d'une falaise. Il avait demandé à son père ce qu'était une falaise, lui qui ne connaissait du rivage que l'interminable platitude des plages de sable.

Ils regardèrent la nuit venir comme ils le faisaient souvent. Ils surveillaient l'apparition des étoiles puis, sans qu'ils y prennent garde, le ciel s'emplissait et tendait au-dessus d'eux ses ténèbres piquées de tremblements où flottait la vapeur de la Voie lactée. La lune en se levant derrière la maison épousseta cette profusion et les silhouettes des arbres effondrés apparurent, carcasses de monstres capables de se relever pour marcher sur eux. Ils parlaient peu, laissant peser la fatigue de la journée. Ils écoutaient le vent d'ouest. La pluie, peut-être, murmura Nour. À ce moment, une risée plus fraîche passa sur eux et ils offrirent leurs visages, les yeux fermés, à ce bien-être inespéré.

Quand la lune fut exactement au-dessus d'eux, leur faisant des figures blafardes, ils décidèrent d'aller se coucher. Ils allumèrent des lampes solaires et actionnèrent des dynamos qui jetèrent sur eux des lueurs froides et tremblantes. Marceau verrouilla la porte d'entrée pendant que Clara et Nour vérifiaient la fermeture des volets. Ils se séparèrent en se souhaitant à voix basse une bonne nuit. Léo entra dans la chaleur qui pesait encore dans sa chambre et ouvrit les volets pour qu'y entre un peu de fraîcheur. Il se déshabilla en scrutant le chaos de la forêt abattue que bleuissait la clarté de la lune, resta un moment face à ce silence où parfois s'entendaient

le cri lointain d'un oiseau ou le froissement d'une bestiole trottant sur le sol desséché. Quelques semaines plus tôt, ils avaient entendu l'appel d'un loup puis la réponse, plus au sud, et le cheval avait bronché dans son enclos et Léo était allé le rassurer en lui parlant doucement comme il le faisait souvent. Il se glissa sous la moustiquaire, alluma la lampe de poche qu'il avait laissée se recharger toute la journée au soleil et lut jusqu'à ce que la lumière commence à faiblir. Il s'endormit au moment où les naufragés inventaient la métallurgie, rassuré, s'imaginant parmi eux, rassemblés autour du feu prometteur.

Comme eux, pendant des mois, son père et lui s'étaient réfugiés auprès de flammes mais elles n'éclairaient que leur misère et se tordaient en une danse macabre. Un feu long à s'embraser, prompt à s'éteindre.

2

La lueur des écrans leur colle sur la figure un masque blême aux joues creuses, aux yeux brillants, ils ne bougent pas, ils cillent à peine, lui allongé sur un transat, des écouteurs plantés dans les oreilles, elle assise en tailleur sur un fauteuil, caressant du doigt un rectangle bleuté. Il regarde un vieux film policier coréen des années 10, et elle lit un roman du XX^e^ siècle, l'histoire d'un village mythique de Colombie peuplé d'êtres extravagants et gouverné par la magie.

Il est plus de 11 heures du soir et la fournaise de la journée stagne toujours dans l'air épais baratté par le ventilateur. Sur ce balcon monte vers eux, accumulée tout le jour, une chaleur dense comme si sous leurs pieds couvait un incendie. On entend les allées et venues des hélicoptères de la police, les faisceaux de leurs projecteurs balayant la nuit à la poursuite des pilotes fous qui contreviennent au couvre-feu. Parfois, l'homme lève les yeux de son film et observe la ville sous eux, scintillant dans son silence reclus troublé seulement par le bourdonnement saccadé de ces lucioles bleues qui traquent les voitures solitaires lancées à tombeau ouvert dans les rues vides.

Entre eux, dans un couffin, dort un bébé posé sur le ventre, nu à l'exception de sa couche. L'homme effleure le dos tiède, remonte vers la nuque et caresse le duvet brun qui frisotte sur

le crâne. Il se penche, souffle sur le petit corps et chuchote quelque chose d'indistinct et de doux.

– Tu vas la réveiller, dit la femme.

Il hausse les épaules et revient à l'action suspendue par un arrêt sur image. La petite fille gémit puis pousse un profond soupir. Elle détend et replie deux ou trois fois ses bras et ses jambes lentement, comme un nageur fatigué, puis ne bouge plus, son dos soulevé par son souffle.

La femme éteint sa liseuse. Elle se laisse aller contre le dossier et rejette sa tête en arrière. Elle aperçoit au-dessus d'elle, malgré le voile du smog, briller quelques étoiles. Elle se souvient de la Voie lactée qu'enfant elle a vue quelquefois en montagne, couchée entre ses parents, blottie dans leur chaleur, l'air frais soufflé sur eux par une brise silencieuse. Son père montrait les constellations, les nommant à voix basse, et son imagination se perdait dans la foison tremblante de la voûte tendue au-dessus d'eux, s'efforçant de former un dessin de toute cette lumière pulvérisée là-haut. Elle dormait peu ces nuits-là, curieuse de percevoir le glissement du ciel vers l'ouest, et elle prenait pour repère un sommet ou une crête derrière lesquels, à chaque fois qu'elle rouvrait les yeux, étaient montés des astres nouveaux, figés sous ses regards avides, et reprenant leur mouvement dès que le sommeil la saisissait encore. Elle était souvent déçue d'avoir manqué le point du jour, cette lente pâleur, mais se consolait en buvant son chocolat dans l'ombre bleue des pentes où la nuit se tassait encore sous les rochers.

– Je vais la coucher, dit l'homme.

Il prend la petite fille dans ses bras, baise ses cheveux. Elle grogne un peu puis s'abandonne contre lui, sa tête dans son cou.

La femme s'accoude au garde-corps. Le métal est encore tiède. En se penchant, elle distingue le ruban obscur du fleuve à l'étiage, depuis des semaines s'écoulant aux marées basses

épais et brun comme du caramel, déposant sur les rives parfois des arbres morts qu'il n'a pas la force de porter jusqu'à la mer. Elle sursaute au hurlement soudain d'une ambulance qui traverse l'avenue en trombe ; ses gyrophares jettent tout autour de brusques paquets écarlates éclaboussant façades et chaussée. Le vacarme de la sirène s'éloigne, faiblit entre les immeubles, et la femme l'écoute jusqu'au bout, écho à peine perceptible, cherchant à apercevoir les éclats sanglants de son passage dans le quadrillage lumineux des rues. Elle se demande vers quel hôpital fonce le véhicule. Vers quel hall d'exposition transformé en centre de tri où les malades les plus graves sont gardés en observation le temps que leur état se stabilise ou que la maladie les emporte en une semaine ce qui, six fois sur dix, est le plus probable. On transfère alors ceux qui ont survécu et on leur administre le seul traitement disponible qui en sauve deux sur trois.

Près de cent millions de morts dans le monde à cause de ce virus en deux ans. Bilan officiel communiqué par les gouvernements, qui tous minimisent le nombre de victimes en affichant, chacun de son côté, les bons résultats de leur lutte contre la pandémie. Les ONG estiment qu'on peut multiplier par deux le nombre de décès. Des observations satellite montrent des centaines d'hectares de cimetières improvisés au cœur des forêts tropicales, des convois de camions transportant les corps vers des crématoires géants. On a tendu en travers du Congo, du Gange des filets pour récupérer les milliers de cadavres qu'y ont jetés des familles ou des proches épouvantés, terrassés par le deuil au fin fond de campagnes et de savanes, leurs populations en voie d'anéantissement, loin des hôpitaux et des dispensaires.

Depuis une dizaine d'années le taux de natalité s'est effondré partout, même en Afrique, même en Inde et l'on annonce au cours des dix années à venir une baisse plus rapide encore de la population mondiale.

Des coups de feu éclatent de l'autre côté du fleuve. De temps en temps, les gangs s'affrontent pour le contrôle du trafic de drogue et de la prostitution dans les bidonvilles ou les ghettos. Deux fois par an, la police et l'armée y pénètrent en force, appuyés par des blindés légers et des drones, et le calme revient pour quelques semaines après deux ou trois jours d'accrochages sanglants. Dizaines de morts. Un nombre indéterminé de blessés. On ne sait jamais vraiment. Combats diffusés en direct sur les chaînes d'information. Exode des habitants paniqués repoussés par la police, suffoquant sous les gaz, battus sauvagement, pour empêcher qu'ils se répandent dans le reste de la ville. On injecte des puces à ceux qu'on prend, enfants compris, pour que les capteurs couplés aux caméras de surveillance les repèrent et les traquent. Chaque jour, des dizaines sont arrêtés dans le centre-ville et ramenés dans leurs taudis.

La femme domine cette ville depuis ce balcon du quinzième étage et elle ne sait plus si ce panorama tendu d'éclairages n'est pas en train de devenir un décor trompeur, un artefact minutieusement construit comme un château de sable qu'effriteraient la chaleur et le vent pour le réduire en poussière. Ou bien un trompe-l'œil, une réalité virtuelle où s'agiteraient des joueurs qui ont déjà perdu. Un vieux film du début du siècle racontait l'histoire d'un monde virtuel, entièrement conçu et dirigé par une machine intelligente. Étourdie par ses pensées, elle tapote du plat de la main la bordure de béton sur quoi elle est appuyée et s'en veut de ce geste naïf, de ceux qu'on fait au sortir d'un mauvais rêve pour s'assurer en tâtonnant qu'on est bien dans la réalité, entier, vivant, innocent.

Elle secoue la tête pour se défaire de sa rêverie et se tourne vers l'intérieur de l'appartement. Une lampe éclaire un coin du salon d'une faible lumière tamisée de vert pâle par l'abat-jour.

– C'est bien ici et maintenant qu'il faut vivre.

Elle se surprend à sourire. Voilà que je parle seule comme une vieille femme. Contre un mur s'alignent quelques dizaines de livres. Elle en récite mentalement les titres dans l'ordre de leur rangement. Elle a envie d'aller en prendre un, de l'ouvrir, d'en lire une page ou deux, d'en éprouver le poids et de toucher l'encre du doigt, de s'étonner presque de ne pas voir danser le texte ou s'enfuir comme sur les écrans.

Elle fait un pas en avant, décidée à prendre au hasard le premier vers quoi sa main se tendra, quand tout s'éteint.

La ville derrière elle a disparu. La nuit répandue brusquement, épaisse et chaude, poix renversée. Tout s'est éteint.

Au fond de l'appartement, dans la chambre, la petite se met à pleurer.

– Rebecca ?

Voix étranglée de l'homme appelant au secours. Elle pense à un enfant apeuré dans le noir.

– Martin ? Ça va ?

Elle se précipite vers la baie vitrée, heurtant le fauteuil dans l'obscurité, se prenant les pieds dans un hochet qui grelotte. La petite fille hurle. L'homme tient au-dessus d'elle une lampe de poche dont il éclaire le plafond.

– Alice, mon cœur, maman est là.

La toute petite fille se débat, tend dans le noir ses poings minuscules. Elle hurle les yeux grands ouverts et sa poitrine se gonfle de son cri puis se vide et tout son corps alors se raidit, presque convulsif, puis hurle, hurle encore. Ce ne sont pas des pleurs, ça ne dit pas une douleur physique. C'est le hurlement d'une terreur.

Toute la nuit, dans la lueur tremblante de leurs lampes, ils tiennent entre eux, sur eux le petit corps d'Alice se débattant contre la nuit, se tordant par moments comme une suppliciée et les accablant de son cri, étouffé ou puissant, éraillé ou profond. Ils lui parlent à l'oreille, ils disent toutes les choses douces qu'ils savent, lui racontent des histoires rassurantes

pleines d'animaux tranquilles et de forêts magiques et parfois, alors, elle se calme pendant quelques secondes, semble les écouter, fermant les yeux, puis recommence à pleurer, puis sa plainte enfle de nouveau comme s'ils n'avaient pu la convaincre, comme si leurs histoires pour enfants n'étaient déjà plus de son âge.

La fraîcheur d'un gant de toilette, un peu d'eau glissée d'un doigt entre ses lèvres, puisqu'elle refuse de boire, rien ne peut l'apaiser. Rebecca veut appeler un médecin mais les réseaux sont hors service. Martin songe à se rendre à l'hôpital mais les rues retentissent de cris et de vociférations, de sirènes d'alarme, parfois de détonations lointaines. La petite s'endort aux premières pâleurs du jour. Rebecca la couche dans son couffin, tout près du lit, une main posée sur son dos qui se soulève doucement.

Quand elle se réveille, Martin se tient au pied du lit, le bébé dans les bras, un biberon à la main. Derrière lui, s'engouffrant par la porte, le jour et l'air déjà chaud où traîne une odeur de feu. Il sourit à la petite, qui pose une main sur la sienne, tétant avidement.

– Bien dormi ?

Rebecca se tourne vers le réveil éteint, puis vers la fenêtre dont le volet roulant demeure baissé.

– C'est pas revenu, dit Martin. Plus aucun réseau ne fonctionne. Pas de téléphone, pas d'Internet. L'ordinateur ne se connecte pas. Il fait déjà 12 degrés dans le frigo. Les autres fois, c'est revenu.

– Qu'est-ce qui se passe dehors ?

– C'est comme lors du black-out de 48. Quelques points chauds, on dirait.

Rebecca sort du lit et vient poser un baiser sur le front de la petite, concentrée sur sa tétine. Tout semble aller bien. Alice lève les yeux vers son père et lui adresse un battement de paupières comblé.

Alice se rendort aussitôt sa dernière gorgée avalée et ils prennent leur petit déjeuner sur le balcon. Café froid, beurre mou, pain quasiment rassis. Seule la marmelade d'oranges amères, quoique tiède, est conforme à ce qu'ils peuvent en attendre. La ville est parcourue de sirènes. Police, ambulances, pompiers. Les hélicoptères volent avec une lenteur menaçante. Trois colonnes de fumée noire s'élèvent vers le fleuve.

Ils ne se parlent pas. Ils s'appliquent à leur rituel matinal, s'efforçant de faire comme d'habitude, avec des gestes précis, méticuleux, presque. Comme si rien ne se passait. Comme si tout allait bien.

Il y a des questions qu'ils ne se posent plus parce qu'ils connaissent les réponses comme on sait combien de secondes nous séparent de minuit en observant une trotteuse. Et depuis la naissance d'Alice, cet accident miraculeux, ils n'osent même plus parler entre eux de la situation parce qu'il leur semble que la petite les écoute, ses yeux et ses poings fermés, et refusera peut-être de quitter la douceur du couffin pour se mettre debout en ce monde et oser y faire le moindre pas. Un compte à rebours est enclenché, depuis des années, depuis que le point de non-retour climatique a été officiellement franchi en 2032, annoncé par une adresse solennelle du secrétaire général de l'ONU aux peuples du monde. Et ce compte à rebours, ce sablier se vidant qu'on ne retournera pas, s'effondrant en un tas de ruines pulvérisées, ils refusent d'en envisager le terme, puisque le temps, lui, ne finira pas. En eux, comme les éclats enfouis d'un diamant dans un trou, réside l'espoir qu'ils s'en sortiront, qu'une bifurcation inattendue se produira dans leur vie et rendra possible une évasion, et leur permettra de vivre le reste de leur temps à l'abri du désastre, discrets et frugaux comme des fugitifs.

Ils sont des millions et des millions à nourrir cette illusion ou cette espérance, mais ils affectent de croire qu'ils

s'en sortiront seuls. Une porte s'ouvrira avant le mur barrant l'impasse et ils la claqueront au mufle des guerres et des pandémies, des ouragans et des canicules. Ils n'osent imaginer dans quelle contrée ils arriveront. Ils sont incapables de penser un autre monde que celui où ils sont nés, au milieu des années 20, alors que tout n'allait pas encore trop mal, avant les pénuries, les épidémies, les émeutes de la faim et de la soif, avant que des populations entières soient poussées à l'exode, avant les guerres du pétrole livrées par des robots dans l'invivable fournaise des déserts. Ils ont grandi dans la vieille Europe gouvernée par des autocrates déments, guerriers bornés, bouclée telle une forteresse, toute la misère du monde se pressant au pied de ses murailles barbelées gardées par des armes autonomes, se noyant dans des mers infranchissables, leurs canots chavirés, leurs esquifs coulés par les garde-côtes.

Ils ont fini par douter des récits que leur ont faits leurs parents sur ce monde d'avant et l'insouciance obstinée et fragile dans laquelle on pouvait encore vivre, avec l'espoir que les peuples se soulèveraient pour empêcher la survenue de l'irréversible chaos ; ils ont considéré peu à peu les films et les images du passé comme de chatoyants documents d'une époque révolue, peut-être même engloutie, disparue des mémoires dans un vortex du temps absorbant cette lumière fossile, à la manière d'un trou noir au fond de l'univers. Le passé ne sert plus à rien, l'avenir est impossible à concevoir. Ils s'accrochent au présent comme un alpiniste bloqué sur une corniche par le mauvais temps qui empêchera les secours d'arriver avec l'espoir qu'une faille s'ouvrira dans la montagne.

Ils ont désespéré, sans connaître le désespoir qui aurait pu les pousser à la révolte. Ils n'ont éprouvé aucune affliction dans ce monde affligé, surnageant comme les autres dans ce

bain toxique. Ils ont eux aussi baissé la tête en feignant de croire que rien de grave ne leur arriverait.

Plutôt le déni que l'inquiétude.

Pourtant, ils tendent l'oreille aux bruits qui leur proviennent des rues, aux coups de klaxon, aux éclats de voix, aux appels. Ils se tournent souvent vers l'intérieur de l'appartement pour y percevoir un pleur ou un gémissement d'Alice et ils se laissent aller, rassurés, contre le dossier de leur chaise. Tout va bien. Elle a été nourrie, elle dort. Apaisée.

– Tout de même, cette nuit… dit Rebecca.

Martin hoche la tête, regarda l'heure sur son téléphone.

– Elle a dû avoir peur de toute cette obscurité.

– Mais tu as allumé ta lampe, on était là tous les deux, elle nous voyait, elle nous entendait ! Et pourtant elle a hurlé toute la nuit, jusqu'à ce que le jour se lève ! C'est pas du noir qu'elle avait peur.

Martin se lève.

– Il faut que je me prépare. Je vais être en retard.

Il ramasse sur la table les tasses et les couverts.

– De quoi veux-tu qu'elle ait eu peur ?

Il tourne le dos à Rebecca sans attendre sa réponse et entre dans l'appartement. Cliquetis et tintements dans l'évier. Elle veut dire quelque chose puis se ravise. Peur de tout ça, tiens. Cette panne, ce black-out, ajouté au reste. Elle a peut-être pressenti ce qui viendra, elle a peut-être compris ce qui se passe depuis vingt ans.

Rebecca se lève et se rend près du berceau. Alice dort sur le ventre, sa main posée sur sa bouche comme si elle allait étouffer un bâillement. Rebecca se penche et pose un baiser léger sur la joue chaude. Je suis là, ma merveille. Je serai toujours là. Elle consulte son téléphone dont l'écran s'éclaire inutilement et elle regarde, pour la première fois, les icones comme les hiéroglyphes ou les pictogrammes indéchiffrables d'une civilisation perdue. Elle se fait l'effet d'être une